

## Textes et paysages urbains. Les oeuvres littéraires dans l'espace public

Marc André Brouillette

Numéro 169, 2013

Paysages illimités

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69534ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brouillette, M. A. (2013). Textes et paysages urbains. Les oeuvres littéraires dans l'espace public. *Québec français*, (169), 37–39.

# Textes et paysages urbains. Les œuvres littéraires dans l'espace public

PAR MARC ANDRÉ BROUILLETTE\*

DEPUIS QUELQUES ANNÉES, on remarque dans l'espace public une présence accrue d'œuvres et de manifestations qui accordent une place importante aux textes littéraires. Ces initiatives prennent des formes très variées et relèvent d'un désir sans cesse croissant de s'approprier l'espace public, d'interagir avec les citoyens ou d'ajouter du sens à un lieu que l'habitude vient souvent banaliser. Ces interventions renouvellent le regard qu'on pose sur la ville et contribuent à faire surgir de nouveaux paysages urbains.

Mais qu'entendons-nous ici par le terme « paysage » ? On le sait, ce dernier recouvre plusieurs sens : un élément du monde extérieur qu'un individu observe ; une représentation visuelle (tableau, photographie ou autres) mettant en valeur certains traits d'un espace extérieur ; ou encore la délimitation d'un champ d'activité. Quel que soit le sens qu'on adopte, le mot renvoie constamment – tant sur un plan concret que conceptuel – à une forme quelconque de découpage (délimitation) et au regard. Ainsi le mot « paysage » désigne ce qui fait l'objet de sélection et d'observation – deux actions de nature subjective –, rendant sensible une fraction de l'espace extérieur ou une idée.

Dans cet article, nous nous intéressons aux textes littéraires qui exercent un pouvoir de transformation sur la manière de percevoir et d'observer des lieux publics, et qui enrichissent par conséquent notre rapport au paysage urbain. Si nous convenons que le paysage n'est pas quelque chose qui existe avant qu'on se mette à l'observer, mais bien le fruit d'un ensemble de facteurs qui déterminent le regard posé sur la nature, nous sommes conduits à examiner le paysage comme une composition, un agencement ou encore une combinaison. Selon cette perspective, le paysage ne découle pas de la nature, mais constitue une représentation faisant l'objet d'une articulation personnelle et culturelle par l'intermédiaire de laquelle l'individu entre en relation avec le monde extérieur. Certes, ce type de représentation s'appuie beaucoup sur le sens de la vue – et c'est pourquoi le paysage a longtemps été associé à la contemplation –, mais aussi sur la relation qui se tisse entre le corps de la personne qui observe et l'environnement.

## S'asseoir auprès des mots

Lorsque le sculpteur Michel Goulet dévoile, en 2008, l'installation *Rêver le nouveau monde*, que la Ville de Montréal offre à la Ville de Québec pour souligner son 400<sup>e</sup> anniversaire, les gens découvrent, en face de la Gare du Palais, une série de chaises en acier inoxydable sur lesquelles sont inscrits des extraits de poèmes. Lieux d'attente et de transit, les gares sont propices à l'observation et à la lecture... En proposant une œuvre extérieure qui se fonde notamment sur ces deux caractéristiques, Goulet investit de façon singulière les abords d'un espace public, dont la fonction est principalement utilitaire. Les chaises, fixées

selon diverses orientations, forment une allée que les passants peuvent traverser, longer, occuper au gré de leur désir de lecture ou de repos. Quarante d'entre elles contiennent un extrait de poème, formant un parcours poétique historique – de Marc Lescarbot (1570-1642) à Kim Doré (née en 1979) –, à la manière d'une anthologie à ciel ouvert.

L'exemple de cette œuvre est particulièrement intéressant pour traiter des relations entre textes littéraires et paysage urbain. Marqué par l'environnement portuaire et industriel, le site est dominé par l'imposante Gare du Palais, bâtiment de style « Château » conçu par l'architecte américain Edward Prindle et construit en 1915, et se distingue aussi, depuis 1999, par la sculpture-fontaine *Éclatement II* de l'artiste Charles Daudelin. En se concentrant sur des chaises individuelles et des textes



Michel Goulet, *Rêver le nouveau monde*, Gare du Palais, Québec, 2008. Source de l'image : plepuc.org.

poétiques, Goulet a cependant privilégié une œuvre à échelle humaine et de nature intime, ce qui établit un important contraste avec l'ensemble du site. *Rêver le nouveau monde* repose sur les principes de la découverte et de la libre association, ainsi que sur la puissance de la parole poétique pour déclencher un imaginaire du lieu. Sans suivre une quelconque chronologie ou redoubler sur le plan thématique la nature et la fonction du site, les extraits choisis explorent de « petites histoires [qui], / mine de rien, s'emboîtent / les unes dans les autres » (Denise Desautels). Qu'ils portent sur un pays (Octave Crémazie et Gérald Godin), sur une ville (Hector de Saint-Denys Garneau, Hugues Corriveau et Louise Dupré), sur des traits sombres de l'existence (Alain Grandbois, Roland Giguère, Anne Hébert, Gatien Lapointe, Pierre Nepveu, Louise Cotnoir) ou encore sur l'intime (Leonard Cohen, Nicole Brossard, Jean Royer, Denise Desautels, Hélène Dorion, Kim Doré), ces textes façonnent un univers où les aspirations et les expériences individuelles se trouvent inscrites au cœur d'un lieu symbolique et historique, animé par les chassés-croisés de la vie quotidienne.



Gilbert Boyer, *La montagne des jours*, Parc du Mont-Royal, Montréal, 1991.  
Source de l'image : [www1.ville.montreal.qc.ca](http://www1.ville.montreal.qc.ca).

Dans ce premier exemple, la présence inusitée de poèmes inscrits sur un objet familier dans un environnement extérieur interpelle d'emblée les passants, qui sont conduits à s'interroger sur ce lieu et à l'observer différemment. Où se trouve-t-on ? Sur un simple chemin menant à la gare ? Dans une aire de repos où la littérature aurait soudainement envahi le mobilier urbain ? Dans un monde irréel où la parole des écrivains aurait remplacé les slogans publicitaires pour faire place à des réflexions pour le moins senties, lucides et parfois sombres ? Sur un plateau de télévision, où l'on s'empressera de révéler la nature tronquée de ce dispositif pour accroître un sentiment de mépris socialement acceptable ? Dans une bibliothèque futuriste où la pénurie d'arbres et de papier aurait obligé les autorités à remplacer les livres par des chaises ? Au-delà de son caractère déambulatoire, cette œuvre et les textes qui la composent constituent une brèche dans le tissu urbain, par l'intermédiaire de laquelle l'imagination se met

en branle et recadre le regard qu'on porte sur ce lieu, comme le souligne bien cet extrait : « Chacun se débrouille seul / à rafistoler des bouts de rêve. / Voyez. Venez. » (Paul Chamberland). L'œuvre condense le regard invité à embrasser divers aspects historiques, culturels et humains que formulent différemment les extraits de poème, donnant une chair et une épaisseur aux élans et aux tourments de tout un chacun. À l'opposé de la grandiloquence et des discours consensuels édulcorés, elle révèle ici l'apport réciproque d'un lieu dans l'imagination individuelle et celui de l'imagination individuelle dans ce lieu, affirmant d'emblée la nécessité d'une réappropriation personnelle et mouvante des lieux qu'on traverse, c'est-à-dire d'un paysage urbain à soi.

### Confier ses mots au paysage

Le parc du Mont-Royal est l'un des sites les plus populaires auprès des Montréalais et des visiteurs pour venir admirer, du haut de son belvédère, le fleuve Saint-Laurent, les collines montréalaises et l'ensemble du territoire qui se dévoile aux amateurs de paysages urbains sur fond de grande étendue naturelle. En 1991, dans le cadre de l'événement « Cent jours d'art contemporain », l'artiste Gilbert Boyer crée *La montagne des jours*, une œuvre extérieure constituée de cinq plaques de granit circulaires, placées à différents endroits du site et fixées au sol. Des fragments de texte, écrits par l'artiste, ont été gravés sur ces plaques. Sous la forme de bribes de conversation inspirées de celles qu'on peut entendre en marchant, les textes proposent un univers intime et quotidien. L'œuvre se distingue aussi par son caractère discret, étant donné qu'aucune signalisation ne vient en souligner l'existence et que la position des plaques au ras du sol en dissimule la présence, ce qui favorise un effet de surprise et de découverte.

Épousant la forme des plaques, les fragments de texte tracent partiellement des cercles concentriques et n'adoptent pas tous la même orientation. Ce dispositif oblige les passants à se déplacer ou à se contorsionner pour lire les textes. Le regard du lecteur se mêle ici aux voix anonymes inscrites sur les plaques et au site naturel, comme le montrent ces deux segments extraits d'une même plaque : « C'est beau non ? Quand je veux lire les dernières pages d'un bon livre, je m'installe ici » « De temps en temps. Je lève les yeux, il y a le paysage. Comme ça, je fais durer le plaisir ». L'œuvre se fonde sur une relation étroite entre l'individu et le territoire, par l'intermédiaire d'un univers textuel fait de propos banals, personnels ou secrets. Elle souligne l'apport des multiples petites expériences quotidiennes dans la façon d'appréhender un lieu.

Dans ce deuxième exemple, Gilbert Boyer pose un regard sur le mont Royal et sur ses usagers. Ce regard se manifeste principalement par l'intermédiaire des textes dont le caractère anecdotique et intime révèle le nombre incalculable d'expériences subjectives associées à un espace public comme celui-là. Par ailleurs, il invite à son tour le passant-lecteur à observer de manière introspective et contemplative le lieu naturel où il se trouve, les textes déclenchant un processus où le souvenir vient se mêler au lieu, la quotidienneté, à l'espace partagé avec autrui. Les fragments textuels de *La montagne des jours* agissent donc comme un déclencheur, mais aussi comme une lunette d'observation – ce qu'évoque notamment la forme circulaire des plaques

de granit – à travers laquelle chacun est appelé à regarder le lieu selon cette perspective intime, faite d’anecdotes et de confidences. L’originalité de cette œuvre réside notamment dans le fait de mettre discrètement en relief la puissance souterraine de cette dimension, pour le moins ténue mais prégnante, qui détermine en partie notre appréhension d’un lieu et la relation qu’on tisse avec lui. En donnant à lire quelques traces éparses des expériences personnelles qui se sédimentent au fil du temps sur ce site, *La montagne des jours* contribue à faire naître un imaginaire paysager où se rencontrent la nature du lieu et la nature de l’individu.

### Cadrer l’espace public avec des mots

Les œuvres littéraires nous ont habitués à découvrir des représentations paysagères fondées sur différents aspects du texte : que ce soit une réflexion traitant explicitement du paysage, une description de lieux extérieurs, un thème lié à la nature ou encore des éléments discursifs qui formulent l’expérience perceptive qu’un sujet fait d’un environnement donné. De telles représentations peuvent porter sur des lieux réels ou imaginaires, connus ou inconnus des lecteurs, leur degré référentiel étant très variable. Dans le cadre des œuvres littéraires dans l’espace public, la relation entre le texte et le paysage est d’un tout autre ordre – bien que les aspects énumérés demeurent opérants. Premièrement, le texte occupe d’emblée un espace avec lequel il entretient inéluctablement une relation signifiante ; deuxièmement, une telle relation contribue à déterminer le regard qu’on porte sur ce lieu, à privilégier certains angles de vue, donc à recadrer ce lieu et à en faire un paysage pour soi-même. Par exemple, l’œuvre de Lisette Lemieux, *Regard sur le fleuve* (1992), située sur le bord du canal Lachine, illustre bien cette dynamique. Faite d’un grand panneau d’acier, elle se dresse comme un tableau dans lequel sont découpés le mot « Fleuve » ainsi que les lettres inversées, qui semblent réfléchies sur l’eau. Le thème, le texte, le dispositif, l’emplacement, tous les éléments convergent ici pour interroger notre manière de créer un paysage dans un lieu qui se prête à la contemplation.

Évidemment, toutes les œuvres ne reposent pas sur une telle convergence. En revanche, elles reposent toutes sur la même spécificité, à savoir que le texte se donne à lire en même temps qu’on fait une expérience perceptive du lieu où il est inscrit. La relation entre le texte et le lieu peut d’ailleurs être très variée : illustrative, provocatrice, ludique, poétique, commémorative, historique, communautaire, etc. Cette relation a pour effet de remettre en cause l’ancrage et la fonction d’un lieu public, mais aussi de participer à la création du lien vivant et affectif qui se tisse entre ce lieu et un individu. L’apport du texte littéraire est de favoriser une réappropriation du lieu – à la fois personnelle et collective –, par l’intermédiaire d’un discours qui n’est ni signalétique ni publicitaire, et de déployer une nouvelle dynamique spatiale et urbaine en exploitant les propriétés imaginatives du discours verbal.

Dans la mesure où l’on constate une atomisation sans cesse croissante de la sphère littéraire – tant sur le plan des supports, des modes de création et d’intervention, des lieux de publication, du traitement médiatique et des habitudes de lecture –, il apparaît important d’accorder une attention particulière à



Lisette Lemieux, *Regard sur le fleuve*, Parc Stoney-Point, Montréal, 1992.

ces œuvres, qui s’inscrivent dans une pratique historique et esthétique, pensons seulement à la longue tradition d’édifices et de monuments publics ornés d’inscriptions latines de type aphoristique ou commémoratif. Avec elles, la littérature se trouve à occuper une autre place, tangible et matérielle, dans l’espace public, tout en posant un regard singulier, qui contribue à faire naître, en chacun, de nouveaux paysages urbains. En concevant de telles expériences de lecture *in situ*, ces œuvres confèrent à la littérature et à la création littéraire un rôle dynamique dans la redéfinition de nos représentations paysagères. \*

\* Poète, professeur à l’Université Concordia

#### Œuvres mentionnées

- *Rêver le nouveau monde*, Gare du Palais (Québec), œuvre de Michel Goulet, auteurs variés
- *La montagne des jours*, Parc du Mont-Royal (Montréal), œuvre et texte de Gilbert Boyer
- *Regard sur le fleuve*, Parc Stoney-Point (Montréal), œuvre et texte de Lisette Lemieux

#### Suggestions d’œuvres québécoises à découvrir

- *Mort, espace, liberté*, Grand Théâtre de Québec, œuvre de Jordi Bonet, texte de Claude Péloquin
- *Cours d’eau littéraire*, Maison Hertel-de-la-Fresnière (Trois-Rivières), œuvre d’Annie Pelletier, auteurs variés
- *Des rivières bercent le ciel*, Centre de santé et de services sociaux (Saint-Georges), œuvre et texte d’Agnès Riverin
- *Imperfection de la langue*, piste cyclable (Eastman), œuvre et texte de Lucie Duval
- *[Je ne suis pas revenu...]*, Conservatoire de musique et d’art dramatique de Montréal, œuvre de SBT architectes, texte de Gaston Miron

#### Site Internet à consulter

- [plepuc.org](http://plepuc.org) : banque de données recensant plus de 600 œuvres littéraires dans l’espace public au Canada.